THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1367



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



le
Vatican
ou
la mort
du Général Duphot
Cor. mg. ect.
an 6.

THEATRE

REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

LE VATICAN,

OU

LA MORT DU GÉNÉRAL DUPHOT,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

Immolé, non vaincu, Duphot a succombé !

ACTE V.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS.

CHEZ { l'Éditeur, rue Honoré, N.° 1431, vis-à-vis la caserne de cavalerie.
Et tous les Marchands de Nouveautés.

An VI.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Les intentions de l'Auteur ont été remplies. J'ai soumis son manuscrit à plusieurs Gens-de-lettres et à tous ceux des Français vivans, qu'il a mis en scène et qui sont à Paris. J'en aurais agi de même à l'égard des autres, s'il m'eût été possible de le faire.

Sans doute il n'échappera à aucun d'eux qu'une tragédie n'est pas une histoire. Tout le monde est instruit qu'il est de règle absolue à la scène, de réunir, même au détriment des autres personnages, tout l'intérêt sur quelques-uns qui ne deviennent principaux qu'en proportion de l'influence que leur donne, ou les dignités dont ils sont revêtus, ou le développement de leur caractère privé dans l'action et l'intrigue du Drame, et la part enfin qu'ils ont dans la catastrophe. Ainsi donc si tout autre français que l'infortuné Duphot eût été tué, il serait devenu, avec le Ministre, Bonaparte, le secrétaire d'État de Rome, Doria, l'un des principaux personnages de la piéce. Au surplus les Français y parlent tous d'une manière digne de la loyauté nationale et de l'esprit républicain qui anime les défenseurs de la patrie.

Le Chevalier Angiolioni et le Chevalier Azara, paraissent aussi dans cette Tragédie ; mais ils sont

peints tels qu'ils se sont montrés, grands, généreux, pénétrés d'indignation pour la perfidie du Vatican, de manière que le role qu'on leur attribue, devient un hommage public rendu à leur caractère personnel et aux sentimens des Gouvernemens dont ils étaient les organes.

J'espère donc que la publicité de cet Ouvrage n'excitera aucune réclamation fondée. J'ai d'autant plus lieu de le croire que des Gens-de-lettres très-recommandables ne l'ont point jugé indigne du public, et que des membres des autorités suprêmes ont applaudi aux efforts de l'Auteur, jeune encore, et dont c'est le premier pas dans la carrière difficile du théâtre tragique.

C'est à moi seule que l'on doit s'adresser pour tout ce qui concerne cette piéce. La propriété m'en appartient. Elle n'a été présentée à aucun théâtre.

Femme GROSLEY,
rue Honoré, N.° 1431.

PERSONNAGES.

DUPHOT, *général français.*

BONAPARTE, *Ministre de la République française à Rome.*

ADÉLAIDE, *belle-soeur de Bonaparte.*

SHERLOCK, *adjudant-général français.*

BEAUHARNAIS, ARRHIGI, } *Officiers français.*

PREMIER ARTISTE FRANÇAIS, *insurgent.*

SECOND ARTISTE, *parlant.*

DORIA, *secrétaire d'Etat de Rome et Cardinal.*

LE GOUVERNEUR DE ROME, *Prélat.*

GALEPPI, *autre Cardinal.*

CARLETTI, *confident de Doria.* --- (Costume ecclésiastique du 3eme. ordre.)

LE CHEVALIER AZARA, *Ministre d'Espagne à Rome.*

LE CHEVALIER ANGIOLINI, *Ministre de Toscane à Rome.*

Foule d'Artistes Français.

Troupes Romaines.

La Scène se passe à Rome, tour-à-tour dans le palais Corsini habité par le Ministre français, et au Vatican.

LE VATICAN,

OU

LA MORT DU GÉNÉRAL DUPHOT,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

(*Palais du Ministre de France.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPHOT, SHERLOCK.

DUPHOT.

Au gré du fanatisme et de la tyrannie,
De Rome si longtems la liberté bannie,
Reparaît, cher Sherlock, dans ces brillans remparts:
Si l'on en croit les bruits semés de toutes parts,
Les Romains, enflammés des vertus de leurs pères,
Ont osé cette nuit relever ses bannières :
Ils prétendent enfin reconquérir leurs droits,
D'un prêtre usurpateur anéantir les lois,
Venger de longs affronts, fonder la république,
Sur les honteux débris du joug théocratique.
Magnanime dessein ! nous libres, nous Français,
Unis au Vatican par des liens de paix,

Témoins de leurs efforts, un traité nous enchaîne ;
Nous ne pouvons servir la liberté romaine !
L'honneur parle, il suffit, j'obéis à l'honneur !
Cependant, je l'avoue, il en coûte à mon cœur,
Je gémis en secret, non, rien ne me console
De ne point aujourd'hui guider au Capitole
Les dignes descendans de ces républicains,
Modèles des guerriers, les plus grands des humains!

SHERLOCK.

L'humanité t'inspire un regret qui t'honore.
Que ne puis-je, Duphot, te le laisser encore !
On répand, il est vrai, que des soldats, chargés
Tout-à-coup dans la nuit par quelques insurgés,
Ont eu peine à dompter cette troupe intrépide ;
Je le crois, elle avait la liberté pour guide ;
Mais il paraît certain qu'ils en ont triomphé.
Ce feu naissant dans l'ombre est soudain étouffé.
Dès que sur ce palais la lumière a pu luire,
Dans les divers quartiers j'ai couru pour m'instruire,
Le calme des tombeaux paraissait y régner.

DUPHOT.

Et tu les crois défaits ?

SHERLOCK.

Peut-on s'en étonner ?
Sans armes, peu nombreux, ils n'ont que leur courage.

DUPHOT.

Ne voit-on pas briller l'éclair avant l'orage ?
Les Romains, cette nuit, n'ont dû que préluder,

S'ils étaient sans moyens, pourquoi se hasarder ?
Au rapport qu'on m'a fait ton récit est contraire :
On donne à leur retraite un autre caractère,
On dit qu'ils ne voulaient par ce léger combat
Qu'éveiller les esprits que la terreur abat.
Ce n'est que par degré que le peuple s'excite,
Ce lion endormi par l'exemple s'irrite :
On ajoute, en un mot, qu'ils ont des partisans,
Des protecteurs secrets et nombreux et puissans.
Ami, la liberté n'embrâse que des ames
Capables de nourrir ses immortelles flâmes,
Qui la sert une fois veut la servir toujours,
De leurs projets bientôt ils reprendront le cours.

SHERLOCK.

Je ne l'espère pas. Bonaparte lui-même
Condamne leur élan et son audace extrême :
Sais-tu qu'ils ont osé demander son aveu ?

DUPHOT.

Je le sais : dès longtems il repousse leur vœu,
Le ministre le doit : nous montrons à la terre
Comment des oppresseurs on brave le tonnerre ;
Mais nous ne devons point semer chez l'étranger
Des troubles intestins le germe et le danger.
Des peuples, le Français sait être le modèle,
Et de tous ses traités l'observateur fidèle.
Que le Romain soit libre et triomphe aujourd'hui,
Nos bras sont enchaînés, mais nos vœux sont pour lui.
Je crois à ses succès la terre intéressée :
Tels sont mes sentimens et telle est ma pensée.

Cependant, cher Sherlock, dans l'auguste palais
Qu'habite avec les siens le ministre français,
Un intérêt plus doux, un autre soin me guide :
Plein d'amour et d'espoir j'attends Adélaide.
Apprends que Bonaparte approuve mon ardeur ;
D'une épouse qu'il aime Adélaide est sœur.
Il daigne l'accorder à ma vive tendresse.
Puisse bientôt l'hymen confirmer sa promesse !

SHERLOCK.

Eh ! qui pourrait trahir un si brillant espoir ?
Adélaide t'aime et le laisse assez voir,
Presqu'au berceau formée aux mœurs républicaines,
Elle a tes sentimens, tes vertus sont les siennes.
Mais on vient... Je la vois, elle avance vers nous,
Je ne veux point troubler un entretien si doux.

(*Sherlock sort.*)

SCÈNE II.

DUPHOT, ADÉLAIDE.

DUPHOT.

ADÉLAIDE, eh bien ? Vous que le sang allie
Au frère du héros vainqueur de l'Italie,
Par votre ordre appellé, qu'exigez-vous de moi ?
En acceptant enfin mon hommage et ma foi,
D'un hymen trop tardif en marquant la journée,
Daignez-vous d'un amant fixer la destinée ?
J'ai trop longtems langui dans un honteux repos ;
La France triomphante assemble ses héros :

Il lui reste à dompter ce perfide insulaire ;
Qui, dans sa politique adroite et sanguinaire,
De la paix générale écartant les bienfaits,
Sur l'Europe indignée épuise ses forfaits ;
Et, lorsque ma valeur, aux bords de la Tamise,
Doit partager la palme à nos destins promise,
J'aurais trop à rougir, si d'indignes retards
Me privaient de marcher contre les Léopards.
Vous voyez qu'elle ardeur et quelle impatience
M'inspire le signal que nous donne la France :
Ne différez donc plus l'instant de mon bonheur,
La main suit volontiers les sentimens du cœur.
Vous me l'avez permis, j'ai parlé, votre frère
Approuve notre hymen, j'ai l'aveu d'une mère :
De vous seule il dépend d'allumer ses flambeaux.
Sur le point de courir à des périls nouveaux,
Qu'au milieu des combats j'emporte votre image ;
Au nom de la patrie, enflammez mon courage,
Et quelque soit mon sort, il me sera bien doux
De vaincre ou de mourir et pour elle et pour vous.

ADÉLAIDE.

Qui ! moi ! vous retenir ! Avez-vous pu le croire ?
Le cœur où vous régnez doit chérir votre gloire :
Quittez Rome, partez, volez, obéissez,
Vengez notre pays, il parle, c'est assez :
A ses ressentimens que tout intérêt cède ;
C'est à moi d'admirer l'ardeur qui vous possède :
C'est à moi de gémir, de cacher mes douleurs,
Vous....détournez les yeux, ne voyez point mes pleurs.

Si le titre d'époux peut augmenter encore
Ce zèle des héros, ce feu qui vous dévore,
Il n'est aucun obstacle à nos purs sentimens ;
Que dès demain les lois reçoivent nos sermens ;
De ces nœuds desirés que la pompe s'apprête,
Je vous verrai sans peine en ordonner la fête.

DUPHOT.

Tant d'amour, de bontés, tant d'attraits, de vertu,
Vous donnent sur mon ame un pouvoir absolu !
Des femmes à jamais soyez la plus aimée !
Pour leur servir d'exemple, oui, vous êtes formée :
C'est en vous imitant que ce sexe adoré
Conservera sur nous un ascendant sacré.
Dans les yeux d'une épouse, ah ! qu'il est doux de lire
Ces sublimes vertus que la patrie inspire :
D'apprendre d'elle à fuir ces plaisirs imposteurs,
Inventés dans les Cours, indignes de nos mœurs !
La République veut une morale austère,
Mais vous l'embellissez, mais vous la rendez chère,
Femmes, de votre voix prêtez-lui le pouvoir,
Par le besoin de plaire instruisez au devoir.....
Je ne le cache point : il me paraît horrible
D'obtenir et quitter une épouse sensible,
Du temple de l'hymen de voler aux combats !
Vous daignez en gémir, puis-je m'en plaindre, hélas !
Je sens que mon bonheur n'est dû qu'à ma tendresse.
Trop peu d'éclat encore distingue ma jeunesse,
Un téméraire orgueil ne vient point me flatter,
Et quand je vous obtiens, je veux vous mériter.

ADÉLAIDE.

Tel est de la vertu le langage modeste.
Vous doutez d'un éclat que votre rang atteste !
Ce rang vous le devez à vos nombreux travaux !
Nos plus fameux guerriers ne sont que vos égaux.
Laissez à l'Orient l'écho des Pyrennées
Redire les hauts faits de vos jeunes années,
Et l'Adige vaincu s'indigner que ses bords
Aient offerts des lauriers aux vainqueurs de Rimors:(1)
J'y consens, la patrie a compté ces services,
D'un cœur tel que le vôtre honorables prémices.
Mais vers un autre objet je veux vous appeller,
Des troubles des Romains je cherche à vous parler.
Ils excitent en moi les soupçons et la crainte :
Ce matin même encor d'effroi mortel atteinte . . . .

DUPHOT.

Eh ! qu'ont-ils ces Romains de commun avec vous?
C'est au Vatican seul à craindre leur courroux.

ADÉLAIDE.

Moins que vous ne pensez je leur suis étrangère.
Le soleil a deux fois terminé sa carrière,
Depuis que dans ces lieux trois des leurs sont venus
Demander des secours qu'ils n'ont point obtenus :

(1) Le 26 prairial de l'an 3, bataille de la Fluvia, livrée par Schœrer, général en chef de l'armée des Pyrennées Orientales; 1200 ennemis furent tués ou blessés, les Français firent beaucoup de prisonniers et firent rentrer trois cents charriots de bled dans le camp de Rimors. Duphot s'est signalé dans cette journée mémorable.

Eh bien, ce jour fatal empoisonna ma vie :
Je lui dois les terreurs dont je suis poursuivie,
Et vous et Bonaparte, en un mot les Français
Qui respirent dans Rome à l'ombre de la paix,
Entourés des fléaux de la guerre civile,
Me semblent menacés du sort de Basseville....
Au présent le passé doit offrir ses leçons.
Je n'ose à Bonaparte exprimer mes soupçons :
Il ne m'appartient point de mêler ma faiblesse
Aux publics intérêts qui l'occupent sans cesse ;
Cependant, s'il est vrai que le ciel quelquefois
Par des pressentimens fait entendre sa voix,
Je ne saurais douter....

DUPHOT.

Quoi ! c'est Adélaide
Qu'un vain pressentiment à mes yeux intimide ?
Que peut le Vatican ? Que peuvent les Romains ?

ADÉLAIDE.

Eh moi-même, Duphot, sais-je ce que je crains ?..
De tous ses mouvemens notre cœur est-il maître ?.
Découvrons-nous toujours l'objet qui les fait naître?
Tout agite et confond mes esprits éperdus,
Je me livre et m'arrache à des soupçons confus :
Lorsque dans votre sein mon cœur vient se répandre
De sa propre faiblesse il cherche à se défendre :
Je crois que dans ces murs que vous allez quitter
Moins de pressentimens viendront m'épouvanter.

DUPHOT

DUPHOT.

Pourrais-je m'éloigner si vous aviez à craindre ?
Le Vatican n'est plus au tems de tout enfreindre.
Vous voyez les Romains l'attaquer aujourd'hui,
Bonaparte a les yeux et sur eux et sur lui :
Il les suit pas-à-pas : il mesure, il balance
Les intérêts divers de Rome et de la France ;
Loyal, prudent, actif, il devine, il se tait ;
Bonaparte en un mot veille... Mais il paraît.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, BONAPARTE, SHERLOCK, *quelques personnes de la suite du ministre.*

BONAPARTE (*après avoir fait quelques pas sur la Scène, à sa suite qui reste dans le fond.*)

SANS doute ces Romains sont du parti rebelle ;
Je ne puis condamner, ni protéger leur zèle :
Malheureux, je les plains, mais s'ils ont espéré
Trouver dans mon palais un asile assuré,
Et couvrir de mon nom leur fatale imprudence,
Cet espoir les égare et de plus il m'offense.
Une démarche oblique est indigne de moi.
Trahirai-je pour eux mon pays et ma foi ?
Ils ont trop provoqué les revers qu'ils essuyent !
On peut les réclamer, ah ! qu'ils tremblent ! qu'ils fuyent...
Allez, et dites-leur d'abandonner ces lieux.
Il faut de mon palais, ouvert à tous les yeux,

Accessible à toute heure, éloigner la réserve.
Nous sommes étrangers, sans doute on nous observe;
On verra qu'un séjour des Français habité
Est celui des vertus et de la loyauté.

(*En faisant signe à sa suite de se retirer.*)

Français, qu'à tous vos pas la liberté préside.

(*La suite sort.*)

BONAPARTE *sur le devant de la Scène.*

Je quitte votre mère, aimable Adélaide :
Fixez de votre hymen les apprêts et le jour,
L'amitié remplira tous les vœux de l'amour.
Donnez à cette fête une pompe éclatante :
Je crois voir la patrie à jamais triomphante,
Partager des époux la gloire et le bonheur,
Quand la beauté devient le prix de la valeur.

ADÉLAIDE.

Ah ! le ciel daigne en vous m'offrir un second père!

BONAPARTE.

Allez avec Duphot embrasser votre mère.

SCÈNE IV.

BONAPARTE, SHERLOCK.

BONAPARTE.

Le Vatican triomphe, et les Romains vaincus
Ont fait pour s'affranchir des efforts superflus :
Quoi! Six d'entre eux voulaient braver de cette enceinte
Du vainqueur irrité la colère et la plainte ? . . .

D'où leur vient cette audace?... On m'informe d'ailleurs
Qu'ils ont dans le combat arboré nos couleurs . . . .
C'est une perfidie . . . On cherche à faire induire
Qu'à l'insurrection nous voulons les conduire ;
Rome doit nous venger de cet affront.

SHERLOCK.

Songez
Qu'il est quelques Français parmi les insurgés.

BONAPARTE.

Des principes pour nous la limite est posée ;
Il faut savoir aux lois subjuguer sa pensée ,
Le vrai républicain n'admet point les excès ;
Qui devient insurgent cesse d'être Français :

SHERLOCK.

Abandonnerez-vous au fer de la vengeance
Des hommes qu'une erreur....

BONAPARTE.

Sherlock , votre prudence
Me permet avec vous de parler librement ;
Je ne crains point pour eux le vain ressentiment
D'une Cour qui doit tout à notre République ,
L'honneur du nom Français , voilà l'objet unique
Sur lequel mes regards sont maintenant fixés :
On veut nous avilir , je le prévois assez.
Jusques sur nos bienfaits déjà la calomnie
Répand tous les poisons de sa rage impunie ,
On n'a pas pu nous vaincre et l'on nous fait haïr !

SHERLOCK.

Avons-nous sauvé Rome afin de la trahir ?
Non, non, le Vatican démêlant l'artifice
A notre loyauté saura rendre justice,
Et l'Europe....

BONAPARTE.

Apprenez qu'ici rien n'est changé :
De son antique esprit loin d'être dégagé,
Le Vatican nourrit la haine de la France
Sous le masque imposant de la reconnaissance.
Savez-vous qui gouverne encor dans cet État ?
Ceux qui de Basseville ont fait l'assassinat !
Nos ennemis mortels ! Tous ceux dont la furie
Prêchait avant la paix une croisade impie !
Ce sont les Barberi, ce sont les Galeppi,
Que dirige en secret la maison Albani !
Je n'attends de leur part qu'intrigue, qu'imposture,
Et contre leurs projets je dois être en mesure.

SHERLOCK.

Combien vous m'étonnez ! j'ai cru que Doria
A qui Rome eut recours, à qui l'on confia,
Au moment de la paix, l'autorité suprême,
De ses prédécesseurs abhorrait le système,
Qu'il était des Français le plus sincère appui.
J'avais cru distinguer que vous aviez pour lui
Des égards personnels et même de l'estime.

BONAPARTE.

Je rends encor justice à l'esprit qui l'anime.

Mais le faible est toujours le jouet du méchant,
Doria fait le bien par goût et par penchant ;
Il joint à ses vertus l'urbanité romaine ,
Il habita douze ans les rives de la Seine ,
Il se dit notre ami. Quand la nécessité
Força Rome à conclure avec nous un traité ,
Il fallut feindre au moins de vouloir nous complaire,
Doria de l'État fut nommé secrétaire ;
L'aurait-on appellé si , ferme en ses desseins ,
il eut dû conserver le pouvoir en ses mains ?
Non : on le connaissait doux , confiant , facile ,
On ne vit plus en lui qu'un instrument utile ,
Un simulacre vain propre à nous éblouir ,
Qui laisserait sous lui gouverner et trahir.
Le pape appesanti sous le poids des années
Oppose un œil mourant à ces sourdes menées.
Doria croit régner , il ne les pressent pas...
Telle est Rome , et le piége arrangé sous nos pas.
J'ai voulu de la paix consolider l'ouvrage ,
Égards , avis , raison , j'ai tout mis en usage.
Depuis plus de trois mois ma constante douceur
Des directeurs de Rome enhardit la fureur.
On souffle la révolte , on assemble un conclave ,
On prend le nom français , on l'outrage , on me brave.
Allons , à Doria je vais faire annoncer
Qu'à me voir ce matin il doit se disposer.
Le moment est venu , le voile se déchire ,
Je reprends d'un vainqueur le langage et l'empire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(*Salle du Vatican.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIA, CARLETTI, LE GOUVERNEUR.

(*Le Gouverneur est dans le fond de la Scène.*)

DORIA (*sur le devant de la Scène avec Carletti.*)

Puissions-nous prévenir des projets odieux !
(*lui remettant un paquet cacheté.*)
Ami, portes cet ordre aux chefs des factieux,
Vas, dissous ce conclave ou plutôt ce repaire :
Doria n'aura point un reproche à se faire.
Ne délibérons plus, le gouverneur attend,
Je vais l'interroger sur ce complot sanglant.
(*Carletti sort, le Gouverneur se rend auprès de Doria.*)

SCÈNE II.

DORIA, LE GOUVERNEUR.

DORIA.

En faisant des mutins avorter l'entreprise,
Vous avez cette nuit servi Rome et l'Église ;

Mais à d'autres travaux vous êtes réservé,
Et pour tout dire enfin l'État n'est pas sauvé.
Le pilote qui voit étinceler la nue,
Autour de son vaisseau blanchir la vague émue,
A ces avant-coureurs d'un orage prochain,
Sait sur le gouvernail appesantir sa main;
Des élémens ligués il conjure la rage,
Et si son zèle ardent est payé du naufrage,
Sous les flots furieux s'il tombe confondu,
Il périt satisfait du bien qu'il a voulu.
Vous et moi nous devons imiter sa conduite;
D'un côté sous nos yeux l'ambition s'agite;
Aux pieds du lit de mort du pontife expirant,
Son œil toujours fixé semble presser l'instant,
Qui doit couvrir de deuil l'Église désolée,
Peut-être changer Rome, hélas trop ébranlée!
De l'autre la vengeance allume ses flambeaux,
Elle trame en secret des attentats nouveaux:
De la religion, que sa fureur outrage,
Auprès d'un peuple aveuglé elle prend le langage,
Partout du fanatisme aiguisant le poignard,
Qui le croira jamais? Ce monstre a trouvé l'art
D'armer à son profit jusques à ses victimes!
Tels sont les élémens de malheurs et de crimes,
Qui composent l'orage adjuré si longtems,
Suspendu jusqu'ici par mes efforts constans.
On prétend à la fin que cet orage éclate:
Mais le souffrirons-nous? non, Seigneur: je me flatte
D'acquérir à la-fois en vous ouvrant mon cœur,
Pour moi-même un ami, pour Rome un défenseur.

Sauvons l'État et nous au bord du précipice ;
Vous avez dans vos mains les troupes, la police ;
J'userai du pouvoir dans les miennes remis,
Unissez-vous à moi contre nos ennemis :
Secondez mes efforts de votre expérience.

LE GOUVERNEUR.

Je suis trop honoré de tant de confiance...
Seigneur... que parlez-vous d'ennemis, de dangers ?
Quoi ! quelques factieux, en ces murs étrangers,
Sectateurs impuissans de la guerre civile,
Quelques Français gagés qui, dans Rome tranquille,
Ont envain jusqu'ici de leurs opinions
Essayé de verser les funestes poisons,
Qui repoussés de tous, qui loin de trouver grace,
Ont encor cette nuit payé cher leur audace....

DORIA.

Songez qu'il n'est plus tems de rien dissimuler ;
Et des Français encor si vous voulez parler,
Ne les accusez plus, que ce soit pour m'apprendre
Les moyens assurés qu'il nous convient de prendre
Pour arrêter les coups de leurs vils assassins.

LE GOUVERNEUR.

Les Français ! mais eux seuls excitent les mutins.

DORIA.

Dans la scène d'horreur que l'intrigue prépare,
Eux seuls seront frappés, exprès on les égare :

Exprès

Exprès à quelques-uns à faux on a vanté
Les vœux que les Romains font pour la liberté ;
Exprès, oui, je le sais, l'adroite perfidie
Les entourre de gens que sa main salarie,
Qui, feignant de sentir un zèle qu'ils n'ont pas ;
Les pressent chaque jour d'affronter le trépas.
A courir à la mort tandis qu'on les excite,
On réunit contre eux par les bruits qu'on suscite ;
Pour sa religion le peuple épouvanté,
Et le pape qui craint pour son autorité.
Voilà ce que je sais.

LE GOUVERNEUR.

Voilà ce que j'ignore.

DORIA.

Eh bien soit : puisqu'enfin jusques à vous encore
Ces manœuvres, ces bruits ne sont point parvenus ;
Des faits plus positifs vous seront mieux connus.
Du conclave secret expliquez le mystère.
Qui l'osa convoquer ? parlez, que veut-on faire ?
Pourquoi de l'avenir percer la profondeur,
Au Saint-Père qui vit, donner un successeur ?...

LE GOUVERNEUR.

Je ne saurais penser qu'une auguste assemblée,
A consulter le Ciel seulement appellée,
Qui ne peut obéir qu'à son impulsion,
De la police en rien provoque l'action.
Bien loin de la souiller par un regard profane,
A détourner les yeux le respect me condamne,

Et j'attends en silence avec tous les Romains
Les résultats sacrés de ces travaux divins.

DORIA.

Du Gouverneur de Rome, en cette circonstance,
J'admire le respect autant que le silence.
Sans doute, il ne doit pas pénétrer dans un lieu
Où l'on prélude au choix du vicaire de Dieu,
En arrangeant le plan d'un horrible carnage :
Où l'imbécillité le dispute à la rage,
Où sur le Vatican, que l'on croit conserver,
On appelle la foudre en voulant la braver.
L'esprit saint aux prélats inspire la pensée
De pousser au massacre une foule insensée,
Sur les Français trompés de diriger ses coups,
De leur gouvernement d'attirer le courroux,
Du vainqueur généreux de l'Italie entière
D'oser dans son palais assassiner le frère,
Ce frère auprès de nous premier ambassadeur !..
Oui, pour mettre le comble à cet excès d'horreur,
L'esprit saint leur prescrit de choisir la journée
Qui doit incessamment unir par l'hymenée
La sœur de Bonaparte au général Duphot !....

LE GOUVERNEUR.

Je ne connus jamais le plan de ce complot.

DORIA.

Maintenant que de vous sa trame est apperçue,
Comptez-vous en silence en attendre l'issue ?

LE GOUVERNEUR.

Seigneur, c'est à vous seul....

DORIA.

De ces travaux pieux,
Le respect, je le vois, détourne encor vos yeux,
Ils ne peuvent en rien provoquer la police....
Traître, des conjurés vous êtes le complice,
On me l'avait bien dit : mais j'ai voulu tenter
Par vos propres forfaits de vous épouvanter :
Dans votre cœur flétri j'espérais que la crainte
Réveillerait la voix de l'humanité sainte :
Je vous offrais pour prix d'un moment de pitié
L'honneur de sauver Rome avec mon amitié ;
Allez, puisqu'un tel prix n'a pu toucher votre ame,
Je m'opposerai seul à cette ligue infâme ;
Je veux, en la domptant, mettre à l'abri mon nom
De l'opprobre éternel qui suit la trahison.

LE GOUVERNEUR. (*en se retirant.*)

J'irai dans le conseil répondre à cet outrage.

SCÈNE III.

DORIA, *seul.*

TREMBLE de m'y trouver, j'y punirai ta rage.
Le conseil à ma voix signera ton arrêt.
Tes complices aussi me trouveront tout prêt.

Mais peut-être qu'instruits que mon œil les contemple,
Justement effrayés de ton fatal exemple,
Par le sage abandon d'un complot éventé,
Je les verrai bientôt implorer ma bonté.

SCÈNE IV.

DORIA, UN GARDE.

LE GARDE (*du fond du théâtre.*)

MONSEIGNEUR Galeppi.

DORIA.

Vous pouvez l'introduire.

(*Le garde se retire.*)

Quel motif près de moi peut ici le conduire ?
Il était du conclave, et son empressement
Me paraît présager un heureux changement.

SCÈNE V.

DORIA, GALEPPI.

GALEPPI.

ROME en vous déférant l'autorité suprême,
Fit peu pour vous, Seigneur, et tout pour elle-même.
Le vaisseau de l'État par l'orage égaré,
Docile à votre main, dans le port est rentré ;

La paix de vos vertus fut le premier ouvrage ;
Le vainqueur en vous seul en accepta le gage :
Des mêmes sentimens le conclave animé,
Doit obéir au vœu que vous avez formé ;
Je viens vous l'annoncer, Seigneur, il se sépare.

DORIA.

Puissent tous les prélats aux troubles qu'on prépare,
Opposer avec moi leur pouvoir et leur nom !
Notre force, Seigneur, est dans notre union.
Je ne m'éblouis point et je sais me connaître :
Un ministre d'État dans Rome n'est pas maître.
J'ai voulu du conseil prévenir les lenteurs,
De bruits trop dangereux imposer aux auteurs,
Et j'ai fait mon devoir.

GALEPPI.

L'affreuse calomnie
Même au sacré collége impute son génie !
Les Français peuvent bien nous couvrir de revers ;
Par la chûte de Rome effrayer l'Univers :
Mais on ne dira point qu'une juste vengeance
Ait sur le Vatican fait peser leur puissance ;
On ne prétendra plus que de faibles prélats
En conclave contre eux tramaient des attentats.
Ces prélats qu'on accuse au contraire dans Rome,
Naguère s'empressaient autour de ce grand homme,
Qui daigna respecter nos impuissans remparts,
Quand Vienne pâlissait devant ses étendarts.

Par le libérateur des isles de l'Egée ;
Ces prélats oublieraient Venise partagée !
Non, dans leur politique ils sont plus éclairés,
Et pour eux des Français sont des hôtes sacrés.

DORIA.

Je le souhaite au moins.

GALEPPI.

Seigneur, daignez le croire...
(*avec une chaleur feinte.*)
Le respect, l'amitie nous lie à votre gloire.

DORIA

A celle de l'État demeurez attachés :
N'opposez point aux siens des intérêts cachés :
J'oublirai, j'y consens, le conclave et sa cause,
J'oublirai des complots...

GALEPPI.

Croyez qu'on les suppose.

DORIA.

Véritables ou non, je veux les ignorer.

GALEPPI.

A cette ombre de paix il semble se livrer.

J'ai suspendu son zèle à nos projets funeste ;
(*on voit paraître Carletti dans le fond de la Scène.*)
C'est assez, le conseil fera bientôt le reste.
(*à Doria.*)
Je vous laisse, Seigneur, mon message est rempli.

SCÈNE VI.

DORIA, CARLETTI.

CARLETTI.

Vous le savez déjà, vous êtes obéi.

DORIA.

Le conclave est dissout, cher ami, je respire :
Je dois plus à tes soins que je ne pourrais dire.
Je mets toute ma gloire à désarmer le bras
Levé sur les Français !

CARLETTI.

Vous n'y parviendrez pas.

DORIA.

J'ose encor l'espérer....

CARLETTI.

Tout conspire leur perte
Et de leurs ennemis Rome entière est couverte.

DORIA.

D'un espoir consolant j'apperçevais le jour !
Viens-tu, cruel ami, m'en priver sans retour ? . . ?
Mais non, explique-toi... Ta franchise m'est chère :
Le premier don du Ciel est un ami sincère.

CARLETTI.

La nature et la haine ont toujours autrefois
Séparé les Romains et les premiers Gaulois :
Depuis la politique et la même croyance
Ont paru rapprocher l'Italie et la France ;
Mais un instinct plus fort que les autres liens,
A souvent réveillé leurs préjugés anciens.
Aujourd'hui que la France, à-la-fois affranchie
Du joug de la Thiare et de la Monarchie,
Apprend par ses exploits au monde épouvanté
Tout ce que peut un peuple avec la liberté,
La haine des Romains en respect s'est changée :
On dirait que leur ame est aussi partagée
Entre le souvenir de ce qu'ils ont été,
Et la honte d'un joug trop de siècles porté :
Qu'ils veulent s'élancer dans la vaste carrière,
Où leur rivale osa se montrer la première,
Sentant qu'il n'appartient qu'à de nouveaux Romains
De pouvoir des Français balancer les destins.
Absent depuis longtems et de retour à peine,
Je vois avec surprise un si grand phénomène :
Ses effets à mes yeux s'offrent de toutes parts,
Je dois sur eux enfin arrêter vos regards :

Je

Je le dois d'autant plus que la vengeance habile
Même en ce changement trouve un prétexte utile ;
Qu'elle en parle sans cesse et rend ses coups plus sûrs:
De soldats étrangers elle inonde nos murs ;
Rome n'est plus qu'un camp, la terreur seule y règne.

DORIA.

Eh quoi ! de tous côtés faut-il donc que je craigne ?
Mais les chefs de l'État promettent de s'unir,
Sur leurs pas en tremblant je les vois revenir :
En leur nom Galeppi semblait demander grace ;
Le Gouverneur de Rome est le seul qui menace:
Au tribunal des lois il peut être cité,
On peut le dépouiller de son autorité :
Qu'il tombe et, les soldats, qu'une autre main dirige,
Protègent les Français.

CARLETTI.

Seigneur, ce qui m'afflige,
Ce qu'il faut avouer, c'est que d'un voile épais
Les conjurés ont su couvrir tous leurs projets.
En attaquant l'État, ils semblent le défendre ;
Ils vous trompent, Seigneur, s'ils feignent de se rendre.
Est-ce donc Galeppi qui peut vous arrêter ?
Il vous parle de paix ! Ah tremblez d'y compter !
Avez-vous oublié que de vengeance avide,
Implacable, mais souple, audacieux, perfide,
Il est des factieux le premier instrument.
Frapper le Gouverneur ! Réfléchissez, comment ?
Vous n'avez contre lui que de faibles indices :
Jusques dans le conseil je lui crois des complices.

Non, ne vous flattez pas, voyez le Vatican ;
Qui se place lui-même au-dessus du volcan.
A des maux aussi grands il n'est qu'un seul remède ;
Il est digne d'un cœur que la vertu possède ;
Il est digne de vous, et de l'homme d'État,
Qui veut de la grandeur descendre avec éclat.

DORIA.

Achève, quel est-il ?

CARLETTI.

Rappellez ces cohortes,
Qu'une paix généreuse éloigna de nos portes :
Aux sicaires des Rois opposez des Français,
Vainquez les conjurés, punissez leurs forfaits,
Allez encor plus loin, renversez leur idole,
Osez du Vatican passer au Capitole :
Les Français, les Romains seront alors sauvés.

DORIA.

Que me proposes-tu ?

CARLETTI.

Tout ce que vous devez
Au Romain qui soupire après l'indépendance,
Au Français que menace une lâche vengeance,
A vous-même, Seigneur, dont le cœur s'est toujours
Garanti de la honte et du poison des Cours.

DORIA.

Eh bien, puisqu'il est vrai qu'en ces lieux tout conspire,
Puisqu'à rompre ses fers le peuple même aspire,

Puisque de son côté, dans son aveuglement,
La trahison appelle un si grand changement,
Je prétends partager le transport qui t'anime :
Pour opérer le bien, oui, tout est légitime,
Et parmi les moyens que je pourrais choisir,
Le plus sûr est celui que tu viens de m'offrir.
Oui, j'adopte l'avis que ton amitié m'ouvre,
Mais je n'oublirai point que la pourpre me couvre ;
Par un élan hardi sauvant l'homme d'État,
Je ne veux point paraître un traître, un apostat :
Ces noms me font horreur, ainsi qu'à toi sans doute.
Au peuple par mes soins j'applanirai la route,
Le Romain sera libre, alors content de moi,
Je descends dans la foule et m'y perds avec toi ;
Je ne veux pas non plus, quand le Saint-Père expire,
A ses derniers momens le priver de l'empire.
Oserions-nous briser dans ses débiles mains
Le sceptre de l'Église et celui des Romains ? . . .
Attendons pour agir qu'au bout de sa carrière
Une paisible mort ait fermé sa paupière.

CARLETTI.

Il ne sera plus tems, je vois l'État perdu,
Les Français égorgés, et vous l'aurez voulu !

DORIA.

Qui ! moi !... N'accables pas un malheureux qui t'aime !
Que faut-il que je fasse ?

CARLETTI.

Il faut à l'instant même
Appeller des Français le digne ambassadeur,

De l'abîme à ses yeux montrer la profondeur ;
Concerter avec lui les mesures certaines,
Qui doivent sur-le-champ paraliser les haines ;
Et lorsque les Français seront moins menacés,
Vous pourrez sur le reste....

DORIA

Ami, c'en est assez ;
Ce matin Bonaparte en ces lieux doit se rendre :
Déjà par un billet il m'invite à l'attendre,
Je dois le recevoir ; mais passons un moment
Du malheureux Braschi jusqu'à l'appartement ;
Sachons par nos égards relever sa faiblesse,
Cachons-lui mes chagrins ; suis-moi, le tems nous presse.
Nous reviendrons bientôt reprendre ici pour lui,
Des soins qu'il ne peut plus se donner aujourd'hui.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(*Salle du Vatican.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIA, CARLETTI.

CARLETTI.

Vous gémirez trop tard de vos propres faiblesses :
Vous tremblez de parler ! de perfides caresses
Changent en un moment vos craintes en espoir,
Et vous font différer le plus pressant devoir !
Qu'un chef des conjurés d'un vieillard en démence,
De Braschi jusqu'au bout trompe la confiance,
Qu'il parvienne à voiler par un coupable effort,
A des yeux obscurcis des ombres de la mort,
Des complots qu'il voudrait se cacher à lui-même,
Et que, mettant le comble à son audace extrême,
Lorsqu'il vous voit paraître, il se jette en vos bras,
Qu'il cherche à vous tromper, cela ne surprend pas ;
Qui sait bien conspirer, doit aussi savoir feindre ;
Mais qu'à le respecter il sache vous contraindre,
Qu'au moment du succès vous puissiez renoncer
Au plan que la raison venait de vous tracer,
Que vous vouliez me fuir, voilà ce qui m'étonne !
Doria ! Doria ! Faut-il que je soupçonne

Qu'éloigné trop longtems je n'ai plus retrouvé
Dans mon ancien ami qu'un être dépravé,
Un vil serpent de Cour, qui, dans ce grand orage,
Entre tous les partis se glisse et se ménage !

DORIA.

Eh quoi ! le Gouverneur par mon ordre arrêté,
Le conclave dissout par mon autorité,
Cette indignation que je vous fais paraître,
A tous les yeux, à vous, pourraient cacher un traître!
Qu'elle horreur ! non, je veux arrêter les excès,
Autant que les Romains je chéris les Français,
Je hais les conjurés, je cherche à les abattre...

CARLETTI.

Mais contre vos penchans votre orgueil sait combattre.
Par vos propres moyens vous voulez l'emporter,
Et couvert de la pourpre....

DORIA.

Il faut la respecter....
Sur ce que je dois faire avant que je décide,
Je veux voir le conseil et quel esprit le guide.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDE.

LE GARDE.

L'AMBASSADEUR français :

DORIA (*au garde.*)

(*à Carletti.*)

Qu'il entre... Laissés-nous.

CARLETTI.

Quand vous l'aurez reçu, Seigneur, me fuirez-vous?
Daignerez-vous m'entendre ?

DORIA.

Ami, si je diffère,
A tes vœux un moment si je parais contraire,
Je te l'ai déjà dit, c'est pour mieux les remplir.
Je veux mûrir ton plan, mais ne veux point te fuir.
Je puis en me livrant à de vaines allarmes,
Aux fureurs des partis donner encor des armes,
Avilir envain Rome et ne pas la sauver :
Je suis digne de toi, je saurai le prouver :
Sers toujours un ami, lors même qu'il t'écarte.
Pour lui daignes veiller... Mais je vois Bonaparte.

CARLETTI.

Sauvez Rome !...

SCÈNE III.

DORIA, BONAPARTE.

BONAPARTE.

SEIGNEUR, des insurgés Romains
Veulent du nom Français appuyer leur desseins,
Ils prennent les couleurs de notre République,
Sur ces faits importans il faut que je m'explique :
Je dois à mon honneur, à mon gouvernement,
De ne point laisser d'ombre en cet événement,
Et j'espère qu'à Rome et qu'à l'Europe entière,
Ma démarche suffit pour porter la lumière.
Ministre d'un grand peuple et loyal comme lui,
Envain les insurgés ont cherché mon appui,
Je n'ai point cru devoir flatter leur espérance,
Quand un traité de paix unit Rome à la France.
Si l'on pensait encor que c'est ma nation
Qui pousse les Romains à l'insurrection,
Au Tibre, au Tage, au Rhin, j'aurais le droit de dire,
Sachez donc que jamais un vainqueur ne conspire,
Il peut tout ce qu'il veut. Je dois vous ajouter
Qu'en acceptant l'honneur de la représenter,
A cette nation grande, puissante et libre,
Aux Français, je promis que, sur les bords du Tibre,
Si leur nom pouvait être un moment outragé,
Il serait par mes soins au même instant vengé :

Il

Il le fut cette nuit, ce matin je m'empresse
D'acquitter en vos mains la plus sainte promesse :
Je viens vous demander de poursuivre et punir
Quiconque au nom Français osa se réunir,
De ne permettre plus qu'un Romain se hasarde
De notre République à prendre la cocarde,
Dès qu'il n'appartient pas à ma légation.
Ce n'est pas tout, Seigneur : ma jurisdiction
A six individus a servi de retraite,
Ils semblent agités d'une frayeur secrète,
J'ignore encor pourquoi : réclamez ces Romains,
S'ils sont des insurgés je les mets en vos mains.

DORIA.

Des troubles de la nuit ne prenez point d'alarmes,
Pour quelques factieux la révolte a des charmes,
Mais l'intérêt de Rome est de les réprimer !
Envain à leurs projets ils voudraient imprimer
Des dehors imposans, un air de consistance,
En osant arborer les couleurs de la France.
Rome et l'Europe entière auront toujours présent,
Que le soupçon outrage un peuple tout puissant.
Vous, souffler la révolte ! eh ! qui pourrait le croire ?
Le nom de Bonaparte appartient à la gloire,
Ce nom et les Français que vous représentez,
Victorieux partout sont partout respectés,
Et s'ils n'eussent soumis ni le Rhin, ni le Tage,
Le Tibre à leurs vertus rendrait encor hommage.
Les ordres sont donnés, aujourd'hui sous vos yeux,
Les lois sauront frapper tous les séditieux :

Les couleurs des Français cette nuit insultées,
Sans votre ordre en nos murs ne seront plus portées.
A l'égard des Romains, dont votre loyauté
Ne veut point protéger l'injuste impunité,
Je ferai rechercher les causes de leur fuite,
Et si le souvenir d'une erreur les agite,
Je ne connaîtrai point moi-même de leur tort,
L'ambassadeur français seul fixera leur sort.
Désormais je prétends qu'ici tout entretienne
L'heureuse paix qui joint le Tibre avec la Seine,
Qu'il ne reste aux Français plus de vœux à former,
Je les connais trop bien pour ne pas les aimer !

BONAPARTE.

L'attachement sincère est celui qui nous venge.
Je ne dois plus souffrir l'insidieux mélange
Des protestations d'une vaine amitié,
Et des actes constans de votre inimitié.

DORIA.

L'ambassadeur français me tient un tel langage !

BONAPARTE.

Sans doute il vous étonne ?

DORIA.

Il fait plus, il m'outrage,
Et je croyais de vous être plus estimé.

BONAPARTE.

Dans les ménagemens je fus trop renfermé :

Depuis plus de trois mois par votre politique,
Rome élude mes vœux, trompe ma République :
Ou plutôt elle a cru pouvoir avec succès,
Avec impunité se jouer des Français :
Et que par ses dehors ma franchise abusée
Ne distinguerait pas l'attitude forcée,
Le maintien gauche et faux de son gouvernement!..
Je le plaindrais, Seigneur, s'il n'était qu'impuissant.

DORIA.

Trop heureux qui, tenant les rênes d'un empire,
Fait constamment le bien que toujours il desire !
Mais plus heureux cent fois qui, dans l'obscurité,
Coule des jours de paix loin de l'autorité !
Ses propres actions font sa gloire ou sa honte,
Des combats de son cœur hardiment il rend compte,
Il peut.... Mes sentimens de vous sont méconnus,
Jugez de ma douleur à mes sens éperdus !
Calmez, daignez calmer le feu qui vous domine !
Quoi ! déjà n'ai-je pas avec la Cisalpine,
Au gré de vos desirs, en des termes exprès,
Complettement traité contre nos intérêts ?
Quoi ! je n'ai pas fléchi l'ombre de Basseville !
Payons-nous à sa veuve un tribut inutile ?
Ce matin même encore occupé... Qu'avez-vous ?

BONAPARTE.

Le nom de Basseville allumait mon courroux !
Ce souvenir affreux.... Mais à mon caractère
Vous devez le sang-froid qui déjà me tempère...

Non, vous n'avez rien fait pour la France et pour moi,
La nécessité seule à Rome a fait la loi :
Une crainte servile est tout ce qui la touche :
Je n'ai rien obtenu sans menace à la bouche.
Vous parlez du traité qu'avec les Cisalpins
Après tant de débats ont signé les Romains ?
Cet acte prétendu de votre déférence
Me mérite à jamais votre reconnaissance.
Ne vous souvient-il plus qu'en cette occasion,
Vous avez invoqué mon intervention ?
Que d'Abruwschi, suivi des forces polonaises,
Contre Rome avait joint les troupes milanaises,
Que vous alliez ployer sous le joug d'un vainqueur,
Si Milan n'eut en moi vu votre protecteur ?

DORIA

Je voudrais balancer par mille sacrifices
Les bienfaits de la France et vos propres services!

BONAPARTE.

Quand Rome introduisait à l'ombre de la paix,
Le hideux fanatisme au sénat des Français,
Vous me parliez ainsi, je ne dois plus vous croire.

DORIA.

Je ne partageais point une trame si noire.

BONAPARTE.

Sans doute un général, sujet de l'Empereur,
De Rome à votre insçu fut nommé sénateur,

Et de l'autorité premier dépositaire,
Vous ne partagez point les maux que l'on peut faire?

DORIA.

Le sénateur de Rome est toujours étranger;
C'est la loi de l'État, rien ne peut la changer.
Je pourrais dire plus, mais le moment approche
Où vous m'épargnerez jusqu'au moindre reproche.
Je chéris les Français.

BONAPARTE.

Si vous les chérissiez,
Leurs plus pressans desirs seraient-ils oubliés?
Vous nommiez Basseville! et, dans Rome sanglante,
Ses lâches assassins bravent son ombre errante:
Je rencontre partout leurs regards insultans!
N'ai-je pas en vos mains remis depuis longtems
De ces monstres connus les noms et la demeure?
Ils devaient par vos soins être arrêtés sur l'heure,
Vous me le promettiez! Ils ne sont pas chassés,
Ils ne sont pas punis, ils sont... récompensés!
Pallini, sous mes yeux, dans les troupes papales,
Reçoit l'horrible prix de ses fureurs vénales!
Pallini!.. Basseville est tombé sous ses coups!
Mais l'hécatombe est digne....

DORIA.

Hélas! appaisez-vous!
Aujourd'hui le conseil remplira sa promesse.

BONAPARTE.

A la déloyauté si l'amitié le presse,
Je ne sais point comment sa haine peut agir :
De ses retards nouveaux j'aurais trop à rougir.
Je ne veux plus enfin descendre à la prière.

DORIA.

Vous connaîtrez ce soir mon ame toute entière.
Suspendez jusques-là d'injurieux mépris :
Vous jugerez alors s'ils sont le digne prix
Que l'Europe avec vous doit réserver à l'homme,
Partagé par devoir entre la France et Rome.

BONAPARTE.

Je vois un cardinal s'avancer vers ces lieux.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, GALEPPI, DORIA, (*à part.*)

GALEPPI ! que veut-il ce vil séditieux ?
Tâchons de nous calmer.

(*Galeppi reste dans le fond d'après un signe que lui fait Doria, qui ajoute en revenant à Bonaparte.*)

Maintenant tout m'oblige
A suspendre un discours qui tous deux nous afflige.

Le conseil connaîtra vos plaintes, et ce soir,
Qu'il y réponde ou non, je ferai mon devoir,
Ne doutez point surtout du zèle qui m'anime.

BONAPARTE.

Puisse-t-il comme vous mériter mon estime.

SCÈNE V.

DORIA, GALEPPI.

GALEPPI.

(*Tandis que Doria reconduit Bonaparte.*)

QUEL était le sujet de ce triste entretien ?
Doria ! . . La douleur est peinte en son maintien :
Il fait pour la cacher, un effort inutile.
L'ambassadeur français n'était pas plus tranquille.
Seraient-ils prévenus ? qu'importe maintenant ?
Doria malgré lui doit suivre le torrent,
Qu'il se prévaille ou non d'une vaine puissance,
Ce jour sera celui d'une juste vengeance.

(*à Doria de retour sur le devant de la Scène.*)

Je viens avec regret augmenter vos douleurs,
Mais hélas ! il le faut, apprenez nos malheurs,
Le conseil, occupé des dangers du saint siège,
Appelle auprès de lui tout le sacré collége !
Il vous presse, Seigneur, de vous rendre en son sein.
Les révoltés en foule ont repris leur dessein,

Leur fureur s'est, dit-on, accrue avec leur nombre;
Ils dédaignent déjà de se cacher dans l'ombre,
Cette nuit dispersés, on les a cru défaits,
Le jour les réunit et luit pour leurs forfaits.
Venez, on vous attend.

DORIA.

Ah ! qu'osez-vous m'apprendre!

GALEPPI.

Des cris de liberté partout se font entendre.

DORIA (*à part.*)

Mon espoir est deçu ! j'ai donc trop différé !

GALEPPI.

De ces cris imposteurs un vain peuple enivré,
Applaudit aux Français qui causent la tempête :
Il voit avec plaisir le trouble qui s'apprête,
Quelques amis de l'ordre appaisent ces transports.
Secondez avec nous de si nobles efforts.
Le tems est précieux, le péril est extrême,
Il semble menacer jusqu'au Vatican même,
Prévenons l'ennemi, venez, suivez mes pas.
Vous hésitez, Seigneur.

DORIA.

Non, je n'hésite pas.
Je saurai démasquer, vaincre la perfidie,
De ses propres fureurs sauver Rome trahie.
Quand, sans me consulter, au conseil assemblé,

Tout

Tout le sacré collége est par vous appellé ;
Aux usages reçus cette marche contraire ,
M'indique ce qu'on veut , ce qu'il me reste à faire ;
Je regrette déjà trop de momens perdus ,
Je connais le danger et ne differe plus.

GALEPPI (*à part.*)

Il étouffe avec peine une impuissante rage.

DORIA.

O toi, qui vois mon cœur , Dieu , soutiens mon courage!
Venez.

SCÈNE VI.

DORIA, GALEPPI, CARLETTI.

CARLETTI.

(*à Doria.*)

Ou courez-vous ? Ne puis-je vous parler ?

DORIA (*à Galeppi.*)

Je vous suis à l'instant et vous pouvez aller.

SCÈNE VII.

DORIA, CARLETTI.

DORIA.

Tu vois!... Mon désespoir égale son audace.

CARLETTI.

Vous ignorez encor, Seigneur, ce qui se passe.

DORIA.

Que vas-tu m'annoncer ?

CARLETTI.

Il ne vous a pas dit,
Ce brigand qu'aux forfaits l'habitude enhardit,
Qu'à la salle Royale, ou plutôt des vengeances, (1)
Les chefs des conjurés ont des intelligences :

(1) On lit ce qui suit dans les observations sur l'Italie et les Italiens, par GROSLEY :

" Il existe au Vatican une salle nommée Royale. Elle sert de distribution à la chapelle du Pape et aux appartemens où conduit le grand escalier du BERNIN. Les peintures qui décorent cette salle, donnent l'idée du nom qu'elle porte. On y a peint les triomphes de l'église romaine sur ses ennemis, dont les têtes couronnées font la plus grande partie. La fameuse journée de la St.-Barthelemy y remplit deux tableaux, on voit dans l'un le corps de l'Amiral COLIGNY jetté par la fenêtre, et dans l'autre CHARLES-NEUF sur son trône, autorisant et ratifiant la bonne œuvre. "

C'est là que réuni le conseil vous attend ;
C'est là que l'œil fixé sur le tableau sanglant
D'un monstre couronné que l'Univers abhorre ,
Du cruel Charles-Neuf, des Cardinaux encore
Prétendent partager ses horribles succès ,
En osant à la mort signaler les Français !
Il ne vous a pas dit que déjà la Consulte (1)
A votre autorité publiquement insulte ,
Et que du Gouverneur ce tribunal pervers ,
Par un arrêt honteux , vient de rompre les fers.

DORIA.

Ne m'abandonne pas sur le bord de l'abîme ,
Cher ami , viens , suis-moi dans cet antre du crime !
Il me reste un moyen contre ces furieux ;
Viens , sauvons les Français , ou mourons avec eux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

(1) La Consulte , tribunal qui connaît des plaintes contre les Gouverneurs , etc. GROSLEY , *idem*.

ACTE IV.

(*Palais de l'Ambassadeur français.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

BONAPARTE, LE GÉNÉRAL DUPHOT, L'ADJUDANT-GÉNÉRAL SHERLOCK, UN ARTISTE FRANÇAIS.

BONAPARTE.

Avec quelle assurance il étouffait mes craintes !
Des larmes de ses yeux s'échappaient à mes plaintes ;
Il avait, disait-il, tout ordonné, tout fait !

L'ARTISTE.

Le trouble a reparu, Doria vous trompait.

BONAPARTE.

Il en est incapable, et c'est là le prodige....
Rome ! Tes gouvernans sont atteints du vertige,
Qui mène les États à leur écroulement :
L'imposture à la fin produit l'aveuglement :
La vengeance en tout tems fut l'esprit de l'Église.

DUPHOT.

Des Français à ce point abuser la franchise !

SHERLOCK (*à Bonaparte.*)

Vous le quittez à peine, et déjà sur vos pas
On sème impunément de nouveaux attentats !

On s'arme sous ses yeux, une foule égarée
Veut de votre palais se faire ouvrir l'entrée !

DUPHOT.

Tant de duplicité dans nos cœurs généreux
D'un courroux légitime allume tous les feux :
Fils de la liberté, c'est sa voix qui nous crie
De venger les affronts qu'on fait à la patrie.

BONAPARTE.

Amis, brave Duphot, renfermons dans nos cœurs
Le souvenir profond d'inutiles horreurs.
Si Rome ose se faire une étude hardie
Du crime, du mensonge et de la perfidie,
La Grande Nation qu'elle aura pu trahir,
Lui montrera bientôt comme on les doit punir ;
Jusques là modérons une ardeur indiscrète.

(*à l'artiste.*)

Des Français, dites-vous, c'est-là ce qui m'arrête ;
Parmi les insurgés viennent de se mêler ?

L'ARTISTE.

J'en ai vu quelques uns et leur sang va couler !

DUPHOT.

Quoi ! le sang des Français !.. Des hommes magnanimes,
Qui de la liberté vont tomber les victimes ! ...
Et nous devons hélas, condamner leurs transports !

SHERLOCK.

Vouloir les secourir, c'est partager leurs torts !

L'Artiste.

Un artiste, l'un d'eux, que ce réveil enivre,
Jusqu'en votre palais s'obstinait à me suivre.
Il voulait vous parler au nom des insurgés,
Et savoir si de vous ils seraient protégés.

Bonaparte.

L'insensé ! non, jamais.

L'Artiste.

Au moins daignez l'entendre,
Peut-être à vos avis sa raison va se rendre :
La liberté qu'il sert....

Bonaparte.

Dites qu'il croit servir :
C'est pour les égorger qu'on leur permet d'agir :
Ne devinez-vous pas qu'une main sacrilége,
Pousse ces malheureux et les conduit au piége?
L'autorité les voit s'armer, se rassembler,
L'autorité le souffre... On veut les immoler.
Au meurtre des Français, d'une juste défense
Je me garderai bien de donner l'apparence.
Mais quel bruit !

L'Insurgent. (*de derrière la Scène.*)

J'entrerai, n'arrêtez plus mes pas.

Bonaparte.

Quel est cet imprudent !

L'Artiste.

C'est ce Français, hélas !

(*très-vivement.*)

Vous, chefs de nos héros, vous que la gloire enflâme,
D'un artiste aisément vous imaginez l'ame ;
Tout ce que la nature a de grand et de beau,
Le plus brillant rayon de son divin flambeau,
L'essence de l'esprit, le feu pur du génie,
Tels sont les élémens dont cette ame est pétrie :
Un artiste appartient tout à la liberté.

L'INSURGENT. (*toujours derrière le Théâtre.*)

Laissez-moi.

L'ARTISTE.

Pardonnez...

L'INSURGENT.

C'est trop être arrêté,

(*ouvrant la porte du fond avec fracas.*)

Depuis quand aux Français ferme-t-on cette porte ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, L'INSURGENT.

L'ARTISTE.

QUE fais-tu ?

(*après en avoir été repoussé.*)

Malheureux, la fureur le transporte!

L'INSURGENT.

Qui m'ose repousser ? Bonaparte est-ce toi ?
Fais-tu de ton palais le repaire d'un roi,

Ou d'un républicain, gardant le caractère ;
Vois-je en toi d'un héros et l'émule et le frère ?
De ce frère, aujourd'hui le plus grand des guerriers,
Partages avec nous le plus beau des lauriers.
Sa gloire pour jamais s'est vraiment établie,
Plus en l'affranchissant qu'en domptant l'Italie.
Dans Rome, quand le Ciel t'offre le même honneur,
Te donne-t-il aussi ses vertus et son cœur ?
Rome demande enfin à sortir d'esclavage,
Libre elle veut servir un Dieu que l'on outrage,
Et je viens te presser de protéger ses vœux....
Tu ne m'écoutes plus... Tu détournes les yeux !

BONAPARTE.

Je respecte une ardeur que la liberté donne ;
Ministre, je vous plains, Français, je vous pardonne :
Vous lorsqu'auprès de moi vous cherchez un soutien,
Respectez le Ministre et le bon Citoyen.
Songez que des Français le Directoire auguste,
Me prescrit d'être ferme et surtout d'être juste,
Étouffez vos soupçons, reprenez vos esprits,
Je vous écouterai, mais ce n'est qu'à ce prix.
Ivre de liberté, malgré l'épais nuage,
Dans ces murs avilis, qui couvre son image,
Vous la voyez brillante, elle plane à vos yeux,
Sensible à votre voix, elle descend des Cieux :
Sur les Romains déjà, qu'elle anime et seconde,
Sa main verse de biens une source féconde !
Pour des réalités vous prenez votre espoir,
Ce que vous desirez vous croyez le pouvoir ;

Jusqu'au

Jusqu'au délire enfin l'humanité vous pousse !
Qui peut autoriser une erreur aussi douce ?
De leurs opinions, de leurs fers dégagés,
Tout-à-coup les Romains se sont-ils insurgés ?

L'INSURGENT.

Oui, de son triple joug Rome enfin s'est lassée,
Pour dompter ses tyrans elle s'est élancée.
Tu peux d'un seul regard enhardir leurs projets,
Protéger leurs efforts, assurer leurs succès.
Il n'est pas question de donner des batailles,
De livrer des assauts, d'abattre des murailles ;
Mais quand il le faudrait ! autour de toi serré,
Tu verrais à l'instant un bataillon sacré,
Des Sherlock, des Duphot, digne des grands exemples,
Te suivre au Vatican, au Capitole, aux Temples :
Tu verrais de nos mains les Palais embrâsés,
Cacher sous leurs débris les tyrans écrâsés :
Le peuple à flots pressés sur nos pas se répandre,
Des Brutus à grands cris interroger la cendre,
D'un prêtre couronné défiant la fureur,
A ses soldats vaincus reporter la terreur.
La Liberté le veut : oui, sur ses Sept Collines,
Couvertes de mourants, de morts et de ruines,
Rome reconnaissante irait à l'Univers
Apprendre qu'à ta voix elle a rompu ses fers,
Que rendue à ses droits que l'imposture écarte,
Elle doit ce bienfait au nom de Bonaparte.
Mais le Ciel te réserve un laurier moins sanglant,
Si tu dois l'affranchir, c'est en la consolant :

Dis-moi que tu le veux, promets-moi que la France
Appuira des Romains la juste indépendance,
L'indépendance, hélas, où tu les voit courir,
Que tu peux leur donner, ou qu'ils vont conquérir.

BONAPARTE.

Le projet est bien grand, il est plus téméraire.

L'INSURGENT.

Dans tous les grands projets l'audace est nécessaire;
Des résultats du leur, daignes te pénétrer.

BONAPARTE.

Je devrais vous punir d'oser vous y montrer.
Quoi! quelques insurgés, dans une ivresse folle,
Désarmés, sans soldats, courent au Capitole.
Des sbirres assemblés ils bravent le courroux,
Ils resserrent leurs fers et vont succomber tous!
Que peuvent ces Romains? Des plaintes inutiles?...
Français, demeurons tous spectateurs immobiles,
L'honneur nous le prescrit, observons froidement
Les progrès et la fin de cet événement.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai su vous prédire
Quels en sont les dangers et ce qu'il doit produire.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous avez osé
Me presser d'appuyer ce projet insensé:
En le désapprouvant au nom du Directoire,
Je vous ai fait sentir qu'il blessait notre gloire,
Qu'il pourrait retarder le moment trop heureux
De la paix générale, objet de tous nos vœux,

Que, comme ambassadeur, une telle ouverture
Pour moi de votre part devenait une injure :
Vous avez repoussé mes avis paternels ;
Eh bien, obéissez à des ordres formels :
A tous les conjurés allez porter la crainte,
Du palais Corsini qu'ils sortent de l'enceinte,
Qu'ils ne m'outragent plus, ils me sont odieux,
Je vous laisse y penser... malheur aux factieux,
Et surtout aux Français qui, dans Rome rebelle,
De la sédition souffleraient l'étincelle.

(*à l'artiste.*)

Sherlock, suivez mes pas, et vous aussi venez.

(*à Duphot.*)

Je vais faire observer de près ces forcenés,
Et vous de ce Français calmez l'esprit malade !
Un ministre commande, un héros persuade.

(*Ils sortent tous, excepté l'insurgent.*)

SCÈNE III.

DUPHOT, L'INSURGENT.

L'INSURGENT.

O toi, de mon pays valeureux défenseur,
Puisqu'on veut dans le tien que je verse mon cœur,
Augmentes, s'ils se peut, la flâme vive et pure
Qu'allument dans mon sein la gloire, la nature,

et cette liberté qui seule peint d'un trait,
Ce que le Ciel à l'homme offre de plus parfait.
D'affranchir les Romains nourris la grande idée ;
Mais vers un autre but si ton ame est guidée,
Si tu dois opposer à mes libres élans
Cette raison d'état digne appui des tyrans :
Et sur ce sol fécond autrefois en prodiges,
Si tu n'as écouté les éloquens vestiges
De ces héros divers et justement fameux,
De ces Républicains, grands, fiers et vertueux,
Dont les ombres partout me parlent, m'investissent :
Si tu n'as entendu les Romains qui gémissent ;
Enfin sans t'indigner, si Braschi, Doria
Commandent dans des lieux où Cicéron parla,
Duphot, ne me dis rien, je retourne fidèle
Auprès des insurgés dont le péril m'appelle.

DUPHOT.

Duphot autant que toi chérit la liberté :
Il a vaincu pour elle et doit être écouté.
Quel Français pourrait voir sans une horreur profonde,
Rome, jadis l'exemple et la terreur du monde,
Le berceau du génie et des plus grands mortels,
Languir sous l'encensoir, enchaînée aux autels ?
Je ne sentirais pas la honte qui la couvre ?
J'ai su le Capitole auparavant le Louvre :
Nourri presqu'en naissant des grandes actions,
Des Brutus, de Pompée et des sages Catons,
De César plus grand qu'eux, si méritant le trône,
Il avait dédaigné d'usurper la couronne ;

Ces lieux, de leur grandeur devenus le tombeau,
M'inspirent chaque jour un sentiment nouveau,
Et ces places par eux autrefois fréquentées,
Le site des maisons, qu'ils ont tous habitées,
Bien plus que leur histoire et leurs propres écrits,
Enflâment mon courage, embrâsent mes esprits!
Je plaignais le Romain que l'imposture accable :
A l'aspect de ces murs il me semble coupable,
Je ne puis m'empecher de presser par mes vœux
L'instant qui le rendra digne de ses ayeux.

L'INSURGENT.

Ah ! d'un républicain, d'un héros vrai langage !

DUPHOT.

Pour les Romains, pour toi Duphot peut davantage,
Il ne se borne point à des vœux impuissans.

L'INSURGENT.

Tu voudrais....

DUPHOT.

Les sauver.... C'est à quoi je consens.

L'INSURGENT.

Viens donc en te montrant assurer leur victoire.

DUPHOT.

Je crois l'avoir prouvé, j'idolâtre la gloire :
Mais qui veut en jouir dans toute sa clarté,
D'un complot mal tissu doit fuir l'obscurité.

L'INSURGENT.

J'entends, je concevais des espérances vaines?..
Et tu me les offrais pour augmenter mes peines!..
Cruel!.. Le tems est cher, je fuis.

DUPHOT.

Ecoutes-moi :
Je sers les insurgés et les sers mieux que toi :
Nommes donc ces mortels hardis, non téméraires ;
Ces mortels au-dessus des hommes ordinaires,
Dont le vaste génie arrangea les ressorts
Du piége où doit tomber, après de vains efforts ;
Après de vains combats, car il faut une armée,
Du Vatican vaincu l'adresse accoutumée :
Dis-moi par quels moyens vous assurez vos coups :
Comptes-moi les soldats qui combattent pour vous ;
Mets ton plan sous mes yeux, fais enfin que j'oublie
Que cet homme étonnant, vainqueur de l'Italie,
Ce héros, mon modèle, invincible ennemi
Des oppresseurs du peuple et du peuple l'ami,
N'a pas voulu tenter ce que vous osez faire,
Fais que j'oublie aussi les ordres de son frère.

L'INSURGENT.

Je déteste le jour que tu veux me montrer.

DUPHOT.

Non, tu ne peux hair ce qui doit t'éclairer.

L'INSURGENT.

Mon délire est plus doux.

DUPHOT.

Le regret va le suivre.

L'INSURGENT.

Dans des fers éternels le Romain doit-il vivre ?
Tu le vois, c'en est fait, il prétend les briser.

DUPHOT.

A des malheurs certains je le vois s'exposer.

L'INSURGENT.

Je dois les secourir.

DUPHOT.

Tu dois à la patrie
Cette ame que l'erreur n'a pas encor flétrie :
Ce titre d'insurgent, tu le préférerais
Au nom cher et sacré de citoyen Français ?
Tes précoces talens et ton ardeur sublime
Deviendraient tout-à-coup les instrumens du crime ?
L'excès d'enthousiasme égare la vertu :
J'aime et combats le tien : observes, que veux-tu ?
Contraindre les tyrans d'ensanglanter le Tibre ?
Vas crois-moi, tôt ou tard Rome doit être libre,
Mais respectons des Cieux les décrets éternels :
Ils cachent l'avenir aux regards des mortels.
Que sous le triple joug des Rois et de l'Église,
Jusqu'au dernier moment Rome reste soumise,
Il ne t'appartient pas de hâter... tu gémis ?

L'INSURGENT.

Duphot, tu m'as vaincu, malgré moi j'en frémis.

DUPHOT.

Vas donc des insurgés éveiller la prudence.
Déja le Vatican dispose sa vengeance :
Il voit tout, permet tout, afin de tout punir ;
Ses bourreaux vont paraitre, il faut les prévenir :
Ramenes les Français que l'imprudence anime.

L'INSURGENT.

Je cours les arrêter sur les bords de l'abîme.

DUPHOT (*seul.*)

Assez d'infortunés ont péri pour leurs droits :
Auguste Liberté, soutiens sa faible voix !
Et, si ton jour céleste en ces lieux doit éclore,
Fais que le sang humain n'en souille pas l'aurore !

SCÈNE IV.

DUPHOT, BONAPARTE, SHERLOCK, BEAUHARNAIS, ARRIGHI, *et autres militaires et artistes français.*

BONAPARTE (*au milieu d'eux et du fond de la Scène, tandis que Duphot reste sur le devant.*)

Cet asile est sacré, révoltés ou soldats
Ne peuvent sans mon ordre y diriger leurs pas :
Voyez enfin, Sherlock, si loin de son enceinte
Les premiers ont porté leur inutile plainte,
Commandez, menacez. Vous, mon cher Beauharnais,
Parcourez sur-le-champ le dedans du palais,

Arrighi

(*à Sherlock.*)

Arrighi vous suivra, que chacun les seconde ;
Que tout demeure ici dans une paix profonde,
La crainte est pour le crime : allez, et nous verrons
Si Rome violera le droit des nations.

(*Tous sortent.*)

(*Il s'avance auprès de Duphot qui vient au devant de lui.*)

Eh bien, qu'avez-vous fait de ce Français rebelle ?

DUPHOT.

Ses yeux sont désillés, et son cœur est fidèle.
Aux insurgés par lui vos ordres sont transmis,
Sans doute à leur devoir vous les verrez soumis.

BONAPARTE.

Non, j'en crois les rapports que l'on vient de me faire,
J'en crois du Vatican l'imposture ordinaire ;
Ce mouvement n'est pas ce qu'on veut le montrer,
Le Gouvernement seul a pu le préparer.
A retenir ses coups qui saurait le contraindre ?
Les chefs des factieux ne doivent pas le craindre ?
Et ce Français envain voudra les écarter
D'un plan qu'au Vatican on a su leur dicter.
Jamais la liberté n'électrisa leurs ames,
Ils sont de leurs tyrans les instrumens infâmes.

DUPHOT.

Mes yeux sur tant d'horreur n'osent pas se fixer!

BONAPARTE.

Rien ne le prouve encor, mais tout le fait penser.

Dans les divers quartiers on sème les alarmes,
En nommant les Français partout on crie aux armes,
En tumulte assemblés, citoyens et soldats
Déployent à l'envi l'appareil des combats :
Ma jurisdiction de tous côtés cernée,
Aux fureurs des brigands est seule abandonnée,
Le Gouvernement sait les dangers que je cours,
Je ne vois de sa part paraître aucun secours.
Cependant le soleil terminant sa carrière,
Doit éteindre bientôt son flambeau tutélaire,
Et la nuit couvrira de ses voiles épais
Les desseins des tyrans et leurs nouveaux forfaits.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, SHERLOCK, ARRIGHI, BEAUHARNAIS, L'INSURGENT, *plusieurs Français qui restent dans le fond.*

SHERLOCK.

QUELLE affreuse clarté je viens ici répandre !
Je frémis... Apprenez ce qu'on ose entreprendre.
Secondé d'Arrighi, je tâchais d'écarter
Ces brigands que le crime au palais fait porter,
(*montrant l'Insurgent.*)
Quand ce brave Français du milieu d'eux s'élance ;
On veut le retenir, mais envain, je m'avance,
Je l'entraîne avec moi, le tems est cher, dit-il,
De notre ambassadeur prévenons le péril,

C'est lui qu'on veut frapper, sa perte est préparée.
A ces mots du palais nous regagnons l'entrée,
Il vient vous dévoiler ce secret plein d'horreur.

L'INSURGENT.

Reconnaissez l'Église à toute sa fureur.
Il est des vrais Romains, dont les ames stoïques
S'alimentent du feu des vertus héroïques,
C'est eux qu'auprès de vous j'ai prétendu servir :
J'ai su les éclairer : leur téméraire audace
A la froide raison avait déjà fait place,
A des tems plus heureux remettant leur dessein,
Ils fuyaient un danger inutile et certain :
Entourés tout-à-coup d'une foule en furie,
Dont la voix profanait le saint nom de patrie,
Au devant du palais nous sommes ramenés :
Je veux fendre les flots de ces vils forcenés,
Je vois du Vatican d'infâmes émissaires
Répandre à pleines mains l'or à ces mercenaires ;
Plus loin je reconnais, j'entends des espions,
Qui criaient à la foule : allons, Romains, allons,
Il faut que Bonaparte en ce moment fléchisse,
Qu'il marche au Capitole, ou bientôt qu'il périsse.
A ces horribles mots interdit, éperdu,
J'accourais près de vous, quand Sherlock a paru.

BONAPARTE.

Voilà le Vatican, de lui rien ne m'étonne.

DUPHOT.

Dans mes veines pressé mon sang en feu bouillonne.

Ah ! généreux Français, plutôt que de souffrir
Que par la moindre injure on tente d'avilir
De notre ambassadeur le sacré caractère,
Dissipons des brigands la troupe sanguinaire,
Elle ne doit nous voir que le sabre à la main.

SHERLOCK.

Périsse, s'il le faut, jusqu'au dernier Romain.

BEAUHARNAIS.

Prévenons leur fureur.

ARRIGHI.

Prévenons son outrage.

L'INSURGENT *et tous les français du fond.*

Nous marchons avec vous.

BONAPARTE.

Non, votre ardent courage,
Pour l'honneur des Français ne sera pas perdu,
A votre dévouement je me suis attendu ;
Mais souffrez néanmoins qu'un ami le dirige,
La violence aigrit et la raison corrige.
On a trompé le peuple, on voudrait l'égarer,
Au lieu de le combattre, allons tous l'éclairer,
Venez à vos lauriers, en lui rendant le calme,
Du pacificateur joindre l'heureuse palme.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS (*qui ont déjà fait quelques pas*), ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE.

BONAPARTE ! Duphot ! Français ! où courez-vous ?
Dans ce palais affreux les insurgés sont tous...
Ils inondent les cours et leurs vastes portiques...
Rien ne peut les soustraire aux fureurs tyranniques
Des Sbirres nombreux attachés à leurs pas...
Cruels, vous me laissez ! vous ne m'écoutez pas !
Arrêtes, cher Duphot...!

(*Tandis que le Ministre et les Français sortent.*)

DUPHOT.

L'humanité m'appelle,
J'obéis, votre amant ne doit entendre qu'elle :
Abandonnez ces lieux à trop d'horreur livrés,
Je ne vois de dangers que ceux que vous courez.

ADÉLAIDE (*suivant Duphot des yeux.*)

Sans peine je le crois...le cœur d'Adélaide
Ne le connait que trop, ce courage intrépide,
Qui déja mille fois t'a fait braver la mort !
C'est lui seul que je crains.. Dieu ! veilles sur son sort!

Dieu ! ce héros m'est cher autant qu'à la patrie ;
Moins pour moi que pour elle aujourd'hui je te prie !

(*On entend une fusillade et des cris.*)

Des coups de feu !..des cris !..de longs gémissemens !....

(*Elle court à la porte du fond qu'elle ouvre.*)

Je vois non loin d'ici des blessés, des mourans !
On rapporte au palais des femmes éperdues...
Dieu ! si c'était...courons...qu'elles soient secourues !
Je ne me trompe pas...c'est ma mère et ma sœur....
Hélas ! j'avais assez de ma propre douleur !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

(*Palais de l'Ambassadeur français.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÉLAIDE, *seule.* (*Elle entre par la porte du fond.*)

APRÈS avoir donné mes soins à la nature,
J'obéis à l'amour qui m'obséde et murmure,
Mère trop malheureuse ! ah ! tu l'es moins que moi !
Tu mêles l'espérance à ton premier effroi,
Depuis qu'un peu de calme ici semble renaître ;
Mais de son trouble affreux mon cœur n'est plus le maître!
Personne ne paraît sous ces obscurs lambris !
Personne ne répond à mes lugubres cris !
Théâtre des fureurs, des forfaits, de la rage,
Exécrable palais ! vaste champ de carnage
Que jonchent à la-fois victimes et bourreaux,
Tu ne peux donc m'offrir que la nuit des tombeaux,
Que leur funèbre horreur, leur terrible silence !
Je te parcours envain dans mon impatience,
Sur tes marbres sanglans cent cadavres jettés
Ont deux fois suspendu mes sens épouvantés !
J'interroge sans fruit, dans ma marche tremblante,
Les soupirs des blessés et leur voix gémissante !
(*après un court silence.*)
Sous le fer assassin Bonaparte est tombé !

Immolé non vaincu, Duphot a succombé !
Oui, s'ils vivaient tous deux, on viendrait m'en instruire.
On viendrait ! je le sens... mon espérance expire :
Ce silence dit tout, je connais mes malheurs,
Il ne me reste, hélas ! que la mort ou les pleurs !
(*Elle tombe appuyée sur une colonne du devant de la Scène.*)

SCÈNE II.

ADÉLAIDE, L'INSURGENT.

L'INSURGENT.

Me serais-je trompé ? je n'entends plus personne.
Quittons, quittons ces lieux où la nuit m'environne.

ADÉLAIDE (*se relevant et d'une voix faible.*)

N'entends-je pas quelqu'un ?

L'INSURGENT.

Retournons sur nos pas.

ADÉLAIDE.

Ah ! qui que vous soyiez, non, ne me fuyez pas.

L'INSURGENT.

Qui me parle ?

ADÉLAIDE.

Écoutez : c'est le Ciel qui vous guide,
Venez, ne fuyez pas la triste Adélaide.

L'INSURGENT.

L'INSURGENT.

Je la cherche.

ADÉLAIDE.

Venez, c'est elle qui gémit.

L'INSURGENT.

Approchons.

ADÉLAIDE.

Quel motif près de moi vous conduit ?

L'INSURGENT.

Amante de Duphot...

ADÉLAIDE.

Ah ! que va-t-il me dire ?

L'INSURGENT.

Je le quitte à l'instant.

ADÉLAIDE.

Duphot ! Ciel ! il respire !
Vous le quittez ? il vit ! ah ! généreux français,
De ce premier transport pardonnez à l'excès !
Je n'imaginais pas qu'on put goûter la joie,
Au milieu des horreurs où nous sommes en proie !
Bonaparte ?

L'INSURGENT.

Ses jours n'ont pas été tranchés.

ADÉLAIDE.

Les Français sont vainqueurs, puisque vous me cherchez?

L'INSURGENT.

Le sang a coulé moins et c'est une victoire.

Forcés de s'exposer à des dangers sans gloire ;
Les Français ont paru calmes et désarmés
Parmi des assassins au carnage animés.
Déjà tout promettait que les tyrans perfides
Verraient tourner contre eux leurs complots homicides ;
Quand Duphot me chargea de veiller sur vos jours.

ADÉLAIDE.

Qu'il conserve les siens, voilà le vrai secours,
Voilà l'unique appui qu'il doit à ma tendresse !
Tout ce qui s'est passé vivement m'intéresse :
Quelle main du carnage arrêta les horreurs ?
A qui doit-on la paix après tant de fureurs ?
Quelques Français frappés d'atteintes meurtrières,
Nous font-ils regretter des amis et des frères ?
En est-il de blessés ? De mes concitoyens
Quel est enfin le sort ? Leurs malheurs sont les miens.

L'INSURGENT.

A ses propres dangers Bonaparte insensible,
Prévoyait les fureurs d'une vengeance horrible ;
Craignant que son palais n'en fut bientôt souillé,
Il allait dissiper le peuple rassemblé ;
Je suis l'un des Français qui formaient son escorte.
A peine de ces lieux nous franchissions la porte,
Que d'un feu prolongé nous entendons les coups.
Le tumulte, les cris se dirigent vers nous.
Le Ministre affligé, mais non moins intrépide,
A ce bruit qui s'accroît, prend un pas plus rapide :
Sur l'escalier déjà nous sommes entourés,
Les fuyards, les mourans inondent les dégrés ;

La foule rend souvent notre marche incertaine.
Au premier vestibule arrivés non sans peine,
Nous rencontrons un corps de barbares soldats,
Qui poursuivaient le cours de leurs assassinats.
Bonaparte paraît, cette troupe s'arrête;
Il demande le chef, qui n'est pas à la tête :
Le brigand dans les rangs cherche à fuir un aspect,
Qui l'aurait pénétré de crainte et de respect.
Par des ordres précis la troupe intimidée,
A quitter le palais se montre décidée :
Elle recule... Alors nos pas sont dirigés
Vers l'intérieur des cours où sont les insurgés.
Bonaparte menace, il commande, il exhorte,
Il saisit les premiers que le délire emporte :
Duphot, à son exemple, et trois autres guerriers,
En s'élançant sur eux font briller leurs cimiers :
Ils contiennent ainsi ces malheureux sans armes.
Nous espérions toucher au terme des alarmes;
Mais ces lâches soldats, quelques pas retirés,
Lancent alors sur nous des coups mal assurés :
Le salpètre en leurs mains brille, la foudre tonne:
Des insurgés frappés de la mort qu'elle donne,
Succombent à côté des Français généreux,
Amis des deux partis, médiateurs entre eux.
Cependant Bonaparte en ce moment extrême,
Toujours calme, attentif et s'oubliant lui-même,
Au milieu du combat, observe le danger :
Il voit que les soldats reculent pour charger :
Il profite du tems; par les Français qu'il place
Des insurgés surpris il enchaîne l'audace,

Et suivi seulement de Sherlock et Duphot,
Sur les pas des soldats il s'élance aussitôt.
Sans doute le succès a couronné leur zèle,
Il auront appaisé cette troupe cruelle.
Tout semblait l'annoncer dans le même moment
Où je venais remplir les vœux de votre amant.
Vous voyez mon espoir, que le votre renaisse.

ADÉLAIDE.

Que Bonaparte vienne et que Duphot paraisse,
Les maux que je ressens seront tous dissipés :
Une première fois ils ont été trompés
Par ces vils assassins, ces sbirres que j'abhorre,
Et bien, mon cœur me dit qu'ils le seront encore.

L'INSURGENT.

Les voiles de la nuit, ce silence profond,
Leur propre sûreté, tout enfin vous répond....

(*On entend une forte fusillade qui continue quelques momens.*)

ADÉLAIDE.

Vous l'avez entendu!... Vain espoir, vaine joie!
Non, non, le Vatican ne lâche point sa proie!
Par celui des Romains il a pu commencer ;
Mais c'est un sang plus pur qu'il prétend épuiser,
C'est le sang des Français, voilà la digne offrande,
Qu'à ses cruels bourreaux le Vatican demande :
Croyez qu'il l'obtiendra ! De mes pressentimens,
Tous ses crimes passés sont les trop sûrs garans !

Bonaparte ! Duphot ! à ces noms je frissonne ;
La terreur me saisit et la mort m'environne !

L'INSURGENT.

A des pressentimens craignez de vous livrer,
Par des soupçons affreux pourquoi vous déchirer ?

ADÉLAIDE.

Sans doute ils sont cruels, mais j'en suis accablée !
Desirez-vous vraiment de me voir consolée ?
Ne les combattez point, informez-vous plutôt
Ce que sont devenus Bonaparte et Duphot :
Courez, votre retour me calmera peut-être.
(*L'Insurgent va pour sortir par le fond du Théâtre ; Adélaide continue.*)
Ma mère ! devant toi je n'ose reparaître :
Hélas ! puis-je adoucir tes douloureux ennuis !
Tu gémirais encor de l'état où je suis.

L'INSURGENT.

J'apperçois des flambeaux.... Bonaparte s'avance.

ADÉLAIDE.

Bonaparte !

L'INSURGENT.

Lui-même, un guerrier le devance.

ADÉLAIDE.

C'est Duphot ?

L'INSURGENT.

Je le crois, je cours au-devant d'eux.

ADÉLAIDE.

Mon cœur est soulagé d'un poids bien douloureux !

Je vais donc les revoir ! ils viennent ! je respire ;
J'existe... ma raison reprend tout son empire...
Je ne l'espérais plus... ce fortuné retour
Si longtems attendu, si cher à mon amour,
Tu le devais, oh Ciel ! à ma vive tendresse !
(*Dans l'instant où on entre.*)
D'où vient qu'un nouveau trouble et m'agite et me presse.

SCÈNE III.

ADÉLAIDE, BONAPARTE, SHERLOCK, L'INSURGENT.

(*Des domestiques portent des flambeaux, et la fusillade continue pendant cette scène.*)

ADÉLAIDE.

Je ne vois point Duphot!... Bonaparte me fuit !

BONAPARTE.

Allez, retirez-vous, trop d'horreur nous poursuit.

ADÉLAIDE.

Duphot ! où donc est-il?

BONAPARTE.

Laissez-moi.

ADÉLAIDE.

Malheureuse!...
Parlez, ayez pitié de ma douleur affreuse,
Dissipez des soupçons pires que le trépas,

Répondez-moi de grace ou je meurs dans vos bras !
Bonaparte, parlez ?

BONAPARTE (*les larmes aux yeux.*)

Ma chère Adélaide!...

ADÉLAIDE.

Duphot est-il tombé sous le fer homicide ?

BONAPARTE (*en se détournant.*)

Que lui répondre, hélas !

ADÉLAIDE.

Vous me cachez vos pleurs,
Duphot est immolé, c'en est fait !.. je me meurs...
(*Elle tombe entre les bras de Sherlock et de l'Insurgent.*)

SHERLOCK.

La douleur la suffoque !... Elle est évanouie.

BONAPARTE.

Daignez la secourir, et la rendre à la vie !

SCÈNE IV.

(*On emmène Adélaide par la gauche du Théâtre, en même-tems plusieurs Français amenés par Beauharnais, entrent par le fond. La fusillade continue encore plus vivement*).

BONAPARTE, BEAUHARNAIS, *plusieurs Français.*)

BONAPARTE.

Jour affreux!... Où donc est Arrighi?.. Beauharnais,
Ecoutez-moi, la foule assiège le palais,
Le feu des assassins vivement recommence;
Ne perdons point de tems, songeons à la défense :
Hélas! après le sang qu'ils viennent de verser,
C'est à nous de prévoir ce qu'ils pourront oser!
Qu'on cherche les Français, ici qu'on les rassemble,
Vendons cher notre vie, et périssons ensemble!

BEAUHARNAIS.

J'ai prévenu votre ordre, un Français est blessé,
A mourir près de vous le reste est disposé.
L'intrépide Arrighi, porteur de votre lettre,
A Doria lui-même est allé la remettre.
Instruit de vos dangers, de l'attentat nouveau,
Qui met la France en deuil et Duphot au tombeau,
S'il n'en est le complice et s'il n'est pas un traître,
Le Ministre d'État près de vous va paraître.

BONAPARTE.

BONAPARTE.

Je ne l'espère pas ! On saura l'enchaîner ;
Jusqu'au fond de l'abîme on saura l'entraîner :
Je connais du Conseil et l'adresse et la rage.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, L'INSURGENT.

L'INSURGENT.

J'ACCOMPAGNAIS Sherlock vers le lieu de carnage,
Où le brave Duphot périt assassiné ;
Nous allions recueillir son corps abandonné,
Nous allions l'arracher à la fureur impie
Des brigands dont les coups l'ont privé de la vie ;
Quand vers votre palais nous vîmes s'avancer
Deux Ministres amis, j'accours les annoncer,
Ils viennent, ce sont ceux d'Espagne et de Toscane.

BONAPARTE.

La voix des Nations Rome enfin te condamne,
Et la France bientôt seule te punira.

(*L'Insurgent, Beauharnais et quelques français sortent après que les Ministres sont entrés, le fond du Théâtre est occupé par des français attachés au service de la légation.*)

SCÈNE VI.

BONAPARTE, Le Chevalier ANGIOLINI, Le Chevalier AZARA.

BONAPARTE.

Cher Angiolini, cher et brave Azara,
Quel gage vous m'offrez d'une amitié fidèle!
Dans ces horribles lieux mon péril vous appelle;
Ah! je sens que pour vous je ne ferais pas moins.
D'innombrables forfaits devenez les témoins:
Voyez du Vatican la vengeance sinistre,
D'un peuple de vainqueurs contemplez le ministre,
Assiégé, poursuivi par d'infâmes prélats,
Qui payent ses bienfaits par des assassinats.

Le Chevalier ANGIOLINI.

Près de l'ambassadeur d'une puissance amie,
Je viens, et je le dois, au nom de ma patrie;
Mais un autre ascendant, non moins doux, non moins fort,
M'attire près de vous, m'attache à votre sort:
Oui, Joseph Bonaparte est servi pour lui-même,
Je secours un mortel que j'estime et que j'aime.
De soldats, de canons, les chemins sont couverts,
Des obstacles sans nombre à moi se sont offerts:
Ma voiture, vingt fois, resta comme enchaînée
Par une soldatesque insolente, effrénée,

Qui m'osa demander si j'aimais le danger !
En est-il, ai-je dit, un Ministre étranger
Dans Rome est investi d'un sacré caractère,
Et le palais Français doit être un sanctuaire.

BONAPARTE.

Ce reproche si juste, à-la-fois généreux,
Honore votre cœur et pour Rome est affreux !
Ses directeurs secrets dans peu pourront apprendre
Qu'ils ont mérité plus encor que de l'entendre.

Le Chevalier AZARA.

(*en se frappant la poitrine.*)

Vos outrages sont là...Toute ma nation
Partagera bientôt mon indignation.
Si par quelques vertus dans le monde elle brille,
La loyauté surtout distingue la Castille.
Elle aime des Français la générosité,
La valeur éclatante, et leur humanité.
Je doute si je veille, et ne puis croire encore
Que par de tels forfaits Rome se déshonore !
Mais de vos assassins sans cesse enveloppé,
Comment à leur fureur avez-vous échapé ?
Est-il vrai que Duphot soit tombé leur victime ?

BONAPARTE.

Hélas ! il est trop vrai, mes yeux ont vu le crime !
Il est mort de leurs coups, et presque dans mes bras !
Ce héros et Sherlock accompagnaient mes pas

Vers un détachement, dont l'horrible furie
A plusieurs insurgés venait d'ôter la vie ;
Je criais aux soldats : « respectez mon palais ;
« Je ferai des mutins punir tous les excès ;
« Qu'on cherche seulement, qu'en ces lieux on amène
« Quelqu'un pour exercer l'autorité Romaine. »
Les sbirres cependant commencent à charger :
Le trop brave Duphot ne voit plus le danger,
A vaincre accoutumé, cédant à sa vaillance,
Dans les rangs des soldats comme un trait il s'élance.
L'un charge près de lui, Duphot sait l'arrêter,
Il évite le coup qu'un autre veut porter,
On dirait qu'à l'entendre enfin il les oblige :
L'instinct national sur ses pas nous dirige ;
Ou pacificateur, ou bien leur prisonnier,
Il ne doit pas entre eux trouver un meurtrier ;
Mais un fatal mousquet placé sur sa poitrine,
S'embrâse, et tout à-coup à mes yeux l'assassine !..
Il tombe, il se relève, à peine il se soutient,
Sur son sabre il s'appuie, à ma voix il revient,
Un second coup, hélas ! l'étend sur la poussière !...
Alors d'un feu roulant l'homicide lumière
Me montre tout sanglant son corps défiguré !
Ainsi que moi, Sherlock de douleur déchiré,
Eut envain essayé d'opposer son courage,
Des monstres, en restant, nous attirions la rage ;
Un chemin détourné nous soustrait aussitôt
Aux coups des assassins du malheureux Duphot.
Nous rentrons au palais : je m'empresse d'instruire
Doria des horreurs que je viens de décrire,

Je lui peins mes dangers sans cesse renaissans ;
Mais vous seuls paraissez !

Le Chevalier ANGIOLINI.

Dieu ! quels événemens !
Doria ne vient pas ! Il garde le silence !

BONAPARTE.

Rome ne lui donna l'ombre de la puissance ;
Qu'afin de mieux trahir.

Le Chevalier AZARA.

Quoi ! le gouvernement ;
Pour votre sûreté n'agit pas seulement ?
Les salles du palais d'inconnus encombrées ,
Ses cours aux révoltés , à des soldats livrées ,
Ces cadavres , ce sang , ce long feu , dont la nuit
Rend les coups incertains et redouble le bruit ,
Votre nom , vos bienfaits , enfin rien ne le touche !
O vengeance inouïe ! implacable ! farouche !
Horrible aveuglement , qu'on ne peut concevoir !

BONAPARTE.

Je vais fuir un pays que je ne peux plus voir !

Le Chevalier ANGIOLINI.

Vous partez ?

BONAPARTE.

Cette nuit : la mesure est comblée !
Je pars.... ma dignité bassement violée ,
Ma famille en péril , un héros près de moi

Immolé sans défense... Oui, tout m'en fait la loi :
Rome, je dois te fuir ; je dois à ma patrie,
De ne point pardonner à tant de barbarie !
Les mânes de Duphot qu'il convient d'appaiser,
D'un coupable retard ne pourront m'accuser.
Ah ! si vous aviez vu son amante égarée,
Interdite, tremblante, attendre ma rentrée,
Apprendre qu'il n'est plus ! hélas ! c'était demain,
Qu'à ce jeune héros elle unissait sa main !
Il périt aujourd'hui ! douleur trop légitime !
Je la vois... pardonnez au chagrin qui l'anime :
Elle avance vers nous, en essuyant ses pleurs,
Et sa fierté paraît contraindre ses douleurs.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE.

Qui n'espère plus rien, qui n'a plus rien à craindre,
Doit savoir supporter son malheur sans se plaindre.
Tout pénible qu'il est cet effort m'appartient :
Plus il est généreux, et plus il me convient.
Vous savez de Duphot combien je fus chérie !
Mes rivales étaient la gloire et la patrie :
Je m'honorais surtout de les lui voir servir !
Le Ciel en est témoin ! il daigna l'embellir
De ces dehors charmans dont brillait sa jeunesse ;
Mais ses seules vertus nourrissaient ma tendresse !

On l'assassine ! il meurt ! une juste fierté,
Dans ces momens affreux soutient ma fermeté ;
C'est tout ce que je puis... gardez de me prescrire
De rester en des lieux dont l'aspect me déchire ,
Où tout ce que je vois augmente mes tourmens !
Dans des lieux qui demain entendaient nos sermens,
Mes malheurs ont des droits au cœur de Bonaparte
Je le crois ! à l'instant ordonnez que je parte :
Songez , si vous daingez partager mon ennui ,
Que, quand Duphot n'est plus, ces lieux sont pleins de lui.

BONAPARTE.

Ah ! tous les cœurs Français sentiront votre perte !
Sa tombe , de nos pleurs , de ses lauriers couverte,
A l'Europe attentive attestera bientôt
Le crime qui le frappe et ce qu'était Duphot.
Encor quelques momens , puisse votre courage
Soutenir un aspect qui , comme vous , m'outrage !
Vous demandez à fuir ce palais odieux ?
Adélaide , allez , nous quitterons ces lieux,
Avant que le soleil ramène la lumière.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ARRIGHI. (*Il est suivi d'une garde nombreuse qui se place sur les côtés et dans le fond du Théâtre. Adélaide va s'appuyer, dans l'attitude de la douleur, au côté opposé à celui où Bonaparte reste avec les ministres*).

BONAPARTE.

EH bien ! cher Arrighi, que faut-il que j'espère ?
A la fin Doria connaissant mon danger,
Des mains des assassins va-t-il me dégager,

ARRIGHI.

Au milieu des Prélats dont la foule l'obsède,
Il ne commande point, il prie, il intercéde,
Il semble un criminel qui descend chez les morts ;
Il soupire, il gémit...

ADÉLAIDE.

Que me fait son remords ?
Hélas ! Duphot n'est plus !

ARRIGHI (*à Bonaparte.*)

Vous voyez sa réponse.

BONAPARTE.

Il gémit ! je le crois !

ARRIGHI.

Les troupes qu'il annonce,
Ont marché sur mes pas, et leurs chefs désormais
Ne devront obéir qu'au Ministre français.

BONAPARTE.

BONAPARTE (*lisant.*)

« A vos périls enfin je puis donc vous soustraire !
» S'il m'eut été permis de vous les épargner ,
» Même au prix de mon sang j'aurais voulu le faire.
» Gardez-vous de me soupçonner !
» On ne saurait imaginer
» Ma situation terrible et déplorable :
» Jamais il n'en fut de semblable !
» Bien plus heureux que moi, vous pouvez pardonner ! »

(*Bonaparte , sans lire.*)

A ne rien empêcher on a su le contraindre.

ADÉLAIDE.

Autant que le pervers l'homme faible est à craindre.
Doria vient d'écrire , en ce jour criminel ,
Avec le sang français cet adage éternel.

BONAPARTE.

Plus il est malheureux , plus il est respectable...
Qu'il reste distingué d'une Cour exécrable.
Je dois le déclarer , j'emporte en la fuyant
Des vertus du ministre un souvenir touchant ;
Je lui rends cet hommage et j'ai dû le connaître...

ADÉLAIDE.

Ce cortége!... grand Dieu ! que vois-je ici paraître.

SCÈNE IX et dernière.

LES PRÉCÉDENS, SHERLOCK, BEAUHARNAIS, *plusieurs artistes français, quelques domestiques portant sur un brancard le corps de Duphot entièrement couvert d'un manteau. La garde romaine occupe le fond et un côté du Théâtre, les Français l'autre. On place le corps au côté opposé à celui où se trouvent Bonaparte et les autres personnages.*

SHERLOCK.

JE voulais éloigner de vos yeux désolés,
D'un héros qui n'est plus les restes mutilés;
Mais de votre palais la foule encor dispose,
Permettez un instant ici qu'on les dépose;
D'une fureur impie ils n'ont que trop soufferts!
De boue et de cailloux je les ai vu couverts!
Hélas! un prêtre infâme a de ses mains sanglantes,
Arraché sous nos yeux ses dépouilles fumantes!..

Le Chevalier ANGIOLINI.

Un prêtre!

Le Chevalier AZARA.

Quelle horreur!

BONAPARTE.

Un prêtre!

ADÉLAIDE.

Juste Ciel!..

BONAPARTE.

Fuyez, Adélaide, un spectacle cruel.

ADÉLAIDE.

Vengeance, soutiens-moi!.. Vous voulez que je fuie;
Je dois un autre exemple au monde, à ma patrie :
Je prétends le donner, Duphot me le prescrit,
Au delà du trépas un héros nous instruit.
Duphot ! Adélaide à ta voix va se rendre.
Ce n'est point la douleur qu'il me convient d'entendre,
Les Français outragés aux yeux de l'Univers,
Les peuples dans l'erreur, les Romains dans les fers,
Un prêtre dont le trône écrâse la nature,
Le Ciel qu'il a trahi par sa longue imposture,
Voilà ce qui doit être en ce jour écouté.

(*Elle fait quelques pas pour aller au milieu de la Scène, Bonaparte l'arrête.*)

BONAPARTE.

Hélas ! que voulez-vous ? . . .

ADÉLAIDE.

Venger l'humanité !

(*Quand elle est au milieu de la Scène.*)

Des Pontifes romains la rage sanguinaire
Désola trop longtems l'un et l'autre hémisphère :
Le moment est venu de venger des forfaits,
Quinze siècles commis, au nom d'un Dieu de paix.
Vous qu'ils ont égorgés! dans vos demeures sombres,
Que ne puis-je descendre et ramener vos ombres !
Mais la terre s'entrouvre à mes lugubres cris!
Les voyez-vous errer sous ces obscurs lambris !

Les voyez-vous en foule autour d'Adélaide ;
Accourir, se presser ? La vengeance est leur guide...
Romains, Français, et vous ministres généreux,
Entendez donc la voix de ces spectres nombreux,
Ils vous parlent au nom des nations trahies,
Du Vatican perfide ils peignent les furies :
Vingt Empires détruits, cent Peuples massacrés,
De sa puissance horrible ont été les dégrés !
Romains, écoutez-les : brisez enfin vos chaînes ;
Reprenez, reprenez vos lois républicaines....
Vous, à votre courroux si je puis ajouter,
Si par un autre effort je dois vous exciter
A frapper un tyran qui ne vit que du crime,
Français, venez, voyez sa dernière victime !

(*Elle arrache le manteau qui couvre le corps de Duphot.*)

Du malheureux Duphot interrogez le sang !
C'est le vôtre qui sort de son généreux flanc !
Vengez le Monde et vous, détruisez cet empire !...

(*Elle tombe près du cadavre.*)

Que fais-je !.. auprès de toi je succombe... j'expire.

BONAPARTE.

Prenez soin de ses jours!... Puisse le sang Français,
Avec la liberté fixer ici la paix !

FIN DE LA TRAGÉDIE.

De l'Imprimerie de la citoyenne GROSLEY, rue Honoré, N.° 1431, vis-à-vis la caserne de cavalerie.